



Evangile : Jean (1, 35-42)

En ce temps-là, Jean le Baptiste se trouvait avec deux de ses disciples. Posant son regard sur Jésus qui allait et venait, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu. » Les deux disciples entendirent ce qu'il disait, et ils suivirent Jésus. Se retournant, Jésus vit qu'ils le suivaient, et leur dit : « Que cherchez-vous ? » Ils lui répondirent : « Rabbi – ce qui veut dire : Maître –, où demeures-tu ? » Il leur dit : « Venez, et vous verrez. » Ils allèrent donc, ils virent où il demeurerait, et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était vers la dixième heure (environ quatre heures de l'après-midi).

André, le frère de Simon-Pierre, était l'un des deux disciples qui avaient entendu la parole de Jean et qui avaient suivi Jésus. Il trouve d'abord Simon, son propre frère, et lui dit : « Nous avons trouvé le Messie » – ce qui veut dire : Christ. André amena son frère à Jésus. Celui-ci posa son regard sur lui et dit : « Tu es Simon, fils de Jean ; tu t'appelleras Kèphas » – ce qui veut dire : Pierre.

Si l'évangile du 3^o dimanche de l'Avent nous avait fait lire un texte de St Jean lié au « premier jour » de la semaine inaugurale qui ouvre cet évangile (Jean-Baptiste y témoignait devant les prêtres et lévites que le Messie était là, au milieu d'eux), nous lisons, aujourd'hui, son évocation du 2^{ième} jour - où Jean désigne Jésus comme l'Agneau de Dieu -, et celle du 3^{ième} jour - où André et un anonyme (sans doute le fondateur de la tradition johannique) suivent Jésus, entraînant Pierre avec eux -. Nous sommes au bord du Jourdain, ou dans les environs.

Ce troisième jour nous présente comme celui de la naissance de l'Eglise : ils sont trois, représentant l'Eglise en germe. Car n'oublions pas que « le troisième jour » évoque celui de la résurrection et donc celui du rassemblement, le soir, des disciples réunis, formant la première communauté. C'est pourquoi le (dernier) rédacteur de Jn - ce livre a été retravaillé plusieurs fois -, place ici le changement de nom de Pierre qui annonce sa future mission de responsable. Elle lui sera confirmée, cette fois après Pâques, lors d'une « apparition » du Ressuscité que le rédacteur situe en Galilée, au bord de « la mer de Tibériade » (Jn 21, 1-17), et où il place volontairement « 7 » disciples : ces « sept » symbolisant la totalité, évoquent toute l'Eglise.

C'est donc en lien avec la scène finale du livre, que le dernier rédacteur du IV^o évangile place tout au début, une scène où Jésus change le nom de « Simon, fils de Jean », en Pierre. Cet évangile est le seul à donner ce nom en araméen (*Képhas*). Les autres évangiles placent ce changement dans d'autres circonstances : Mt 16,17-19 le situe bien plus tard.

Revenons au « deuxième jour ». C'est celui où Jean-Baptiste désigne Jésus sous le vocable d'*Agneau de Dieu*. En réalité, ce titre ne lui fut donné que bien après Pâques quand on chercha un sens à sa mort. On a utilisé pour cela le poème du « serviteur souffrant » que le prophète compare à un « agneau » (Is 53,1), un agneau « muet » (Is 53,7), ce qui explique le silence de Jésus lors de sa Passion : Il ne réponds rien ! (Mc 14,61 & 15,5 - Mt 26, 63 & 27,12.14 - Lc 23,9). On a mis sur les lèvres de Jn-Baptiste un titre (« *Agneau de Dieu* ») devenu messianique après la mort de Jésus. Mais le Baptiste n'était-il pas le précurseur ? ... Il pouvait donc l'annoncer, même si l'optique d'un Messie « immolé » comme un agneau était à « cent lieues » de la pensée du Baptiste qui attendait un Messie qui allait s'imposer et devenir le Juge de la Fin ! (cf. Mt 3,10.12 ; Lc 3,17). De cette image de l'Agneau immolé, l'Apocalypse de Jn fera passer à celle l'Agneau vainqueur, qui porte *sept cornes* (Ap 5,6), signes de sa Toute puissance !

1^o lecture : 1^o livre de Samuel (3, 3b-10.19)

Un jour, le jeune Samuel était couché dans le temple du Seigneur à Silo, où se trouvait l'arche de Dieu. Le Seigneur appela Samuel, qui répondit : « Me voici ! » Il courut vers le prêtre Éli, et il dit : « Tu m'as appelé, me voici. » Éli répondit : « Je n'ai pas appelé. Retourne te coucher. » L'enfant alla se coucher. De nouveau, le Seigneur appela Samuel. Et Samuel se leva. Il alla auprès d'Éli, et il dit : « Tu m'as appelé, me voici. » Éli répondit : « Je n'ai pas appelé, mon fils. Retourne te coucher. » Samuel ne connaissait pas encore le Seigneur, et la parole du Seigneur ne lui avait pas encore été révélée. De nouveau, le Seigneur appela Samuel. Celui-ci se leva. Il alla auprès d'Éli, et il dit : « Tu m'as appelé, me voici. » Alors Éli comprit que c'était le Seigneur qui appelait l'enfant, et il lui dit : « Va te recoucher, et s'il t'appelle, tu diras : "Parle, Seigneur, ton serviteur écoute." » Samuel alla se recoucher à sa place habituelle. Le Seigneur vint, il se tenait là et il appela comme les autres fois : « Samuel ! Samuel ! » Et Samuel répondit : « Parle, ton serviteur écoute. » [...] Samuel grandit. Le Seigneur était avec lui, et il ne laissa aucune de ses paroles sans effet.

Comme il est charmant ce petit Samuel, dont nombre de catéchistes ont diffusé le récit aux enfants dans l'espoir de susciter des « vocations » ... qui ne sont pas advenues, peut-être parce que c'est s'immiscer dans la volonté de Dieu qui seul appelle. Mieux vaudrait aider les enfants à devenir eux-mêmes avant de se pose les questions sur le sens de leur vie !!! Bref, abordons le récit.

Anne, sa mère, (dont Lc, sous forme de clin d'œil, donnera le nom à la prophétesse présente lors de sa présentation au Temple, et dont le Cantique a servi de base au Magnificat), était l'une des 2 épouses d'Elcana, un homme de Rama, lieu où Nabuchodonosor fit rassembler les Israélites avant leur départ en exil, à Babylone (Jr 40,1). C'était encore l'époque de la polygamie était pratiquée surtout par les grands et les riches. C'est le seul cas signalé dans les traditions bibliques de cette époque où la monogamie était déjà l'état le plus fréquent. L'autre épouse d'Elcana, Pénina, avait des enfants, Anne n'en avait pas et en souffrait, d'autant que Pénina savait le lui rappeler !

Anne alla donc au temple de Silo pour faire un vœu : si elle avait un enfant elle le donnerai au service du sanctuaire gardé par le prêtre Eli, un temple construit très tôt, quand le nomadisme a commencé à faire place à la sédentarisation. Ayant eu un enfant, Samuel, celui-ci une fois sevré (le sevrage total était tardif à l'époque, jusqu'à 5 ou 6 ans !), elle le confia au prêtre, offrant un sacrifice et chantant un cantique qui inspirera l'auteur du « Magnificat ».

Samuel, « enfant de chœur », aidait Eli. Il deviendra plus tard le dernier et le plus grand Juge, (une sorte de chef militaire). Il est qualifié de prophète dans la Bible où il a droit à deux livres ; c'est lui qui donnera l'onction royale à Saül et à David. Ce personnage prestigieux fut alors entouré de légendes comme l'on en trouve pour ceux qui ont joué un rôle important : Sa mère était stérile et Dieu lui enleva cette « honte » en lui donnant un enfant ; comme pour les grands prophètes, il aura droit à un récit de « vocation », que nous lisons. Ce texte n'a pas un caractère historique car les livres de Samuel furent écrits 4 siècles plus tard, on y intégra des récits de légendes populaires ... qui ont, néanmoins, une saveur spirituelle : Dieu appelle les petits et les faibles pour accomplir ses desseins, c'est lui qui a l'initiative, c'est un sage qui discerne la vocation et va aiguiller l'enfant à écouter la parole divine.

Avant d'aborder la 2^o lecture, il faut se replacer dans l'ambiance de l'époque et celle, très particulière de la ville de Corinthe, construite sur un plateau contrôlant l'isthme de 6 km de long entre la mer Egée et la mer Ionienne. Cette ville est dominée au sud par un acropole [du grec *acros* = en hauteur et *polis* = ville] de 600 m de haut (*L'acro-corinthe*). Cicéron l'avait appelé « la lumière de toute de la Grèce ». Ce lieu élevé était occupé depuis plus de 4000 ans, quand la cité grecque tomba aux mains de Romains en 146 av. J-C, et fut détruite. La nouvelle ville, où vint Paul en fin 50 jusqu'en 52, avait été fondée un siècle plus tôt par Jules César, pour être une colonie romaine.

Sa situation stratégique avait attiré une population cosmopolite. En effet, des immigrants pauvres étaient venus d'Italie pour s'y installer. Parmi eux des esclaves libérés d'origine grecque, mais aussi syrienne, juive et égyptienne. Un poète grec du 1^o siècle, Cronagoras, dépeint ces gens comme des « fripouilles ». Cependant beaucoup s'étaient rapidement enrichis. Leurs talents avaient fait de ce lieu un centre manufacturier (articles de bronze et de poterie) et donc commercial. Si bien que sous Auguste, Corinthe était devenue la capitale de la province d'Achaïe (pr. A-ka-i).

L'archéologie permet la reconstitution de la ville romaine avec précision, et atteste un milieu multiculturel. Et même si le latin a été la langue première de cette colonie romaine, des inscriptions manifestent une large utilisation du grec, la langue du commerce. Les divinités grecques étaient honorées par des temples, et les cultes égyptiens d'Isis et Sérapis sont attestés. .../...

.../... L'hommage aux empereurs y fut amplifié par le patronage impérial accordé aux jeux tenus tous les deux ans en ce lieu. Ils n'étaient dépassés que par les jeux olympiques. Il y avait au 1^o siècle une grande colonie juive avec ses propres fonctionnaires et son organisation interne. On a retrouvé les linteaux d'une synagogue.

Mais Corinthe-la-grecque avait acquis une réputation de licence sexuelle démesurée, de sorte que des mots grecs exprimant la prostitution et l'acte sexuel avaient été forgés à partir du nom de la ville ! On l'appelait « la ville de l'amour (éros) » et elle comptait un millier de prêtresses, des prostituées sacrées. Avoir un rapport sexuel avec une prostituée sacrée était censé rendre l'homme fécond, lui assurer la protection d'Aphrodite et lui garantir une vie sexuelle « au top ». De même pour les femmes, il existait des prostitués sacrés qui jouaient le même rôle. Corinthe n'était donc pas la ville de la vertu !

Après cette longue introduction, nous pouvons lire la 2^o lecture :

1^o aux Corinthiens (6, 13-15.17-20)

Frères et sœurs, le corps n'est pas pour la débauche, il est pour le Seigneur, et le Seigneur est pour le corps ; et Dieu, par sa puissance, a ressuscité le Seigneur et nous ressuscitera nous aussi. Ne le savez-vous pas ? Vos corps sont les membres du Christ. Celui qui s'unit au Seigneur ne fait avec lui qu'un seul esprit. Fuyez la débauche. Tous les péchés que l'homme peut commettre sont extérieurs à son corps ; mais l'homme qui se livre à la débauche commet un péché contre son propre corps. Ne le savez-vous pas ? Votre corps est un sanctuaire de l'Esprit Saint, lui qui est en vous et que vous avez reçu de Dieu ; vous ne vous appartenez plus à vous-mêmes, car vous avez été achetés à grand prix. Rendez donc gloire à Dieu dans votre corps.

Le monde païen avait ses moralistes qui dénonçaient la débauche et prênaient une certaine ascèse du corps au nom d'un humanisme supérieur ou d'un idéal individuel. Saint Paul va donner au christianisme une autre dimension : pour lui, la débauche (le terme grec peut se traduire : fornication, inconduite, immoralité, faire n'importe quoi, ...) atteint les rapports entre l'être humain et Dieu. C'est le rapport au « corps » qui est ici visé. C'est aussi la définition du « corps » qui est ici soulevée. Pour les grecs (et nous avons hérité - dommage ! - de cette notion) le « corps » est un des deux composé de l'humain, l'autre étant l'âme. C'est l'âme qui est privilégiée, car c'est par elle seule que l'on peut atteindre le monde divin. Le corps terrestre est mauvais, c'est le corps objet dont on use dans la sexualité et les plaisirs.

Pour un sémite, l'humain n'est pas un composé, mais un tout ; il n'a pas de corps (*soma* en grec) et d'âme (*psyche*, prononcez Psuké), il est « corps », c.à.d. capable d'entrer en relation. En conséquence, le corps qu'il est, le met en relation avec Dieu. Ce qui signifie que la débauche altère cette relation. Le corps, dans sa notion biblique, n'est donc pas limité à la matière, c'est moi, tout de moi. C'est parce qu'il est corps, en rapport avec les autres et donc avec Dieu que, dit Paul, le corps (l'être que je suis) est pour le Seigneur, et le Seigneur est 'seigneur' de ce que je suis.

On le voit donc, Paul tente de faire comprendre aux Corinthiens la notion biblique de « corps ». Il ira même plus loin : Le Christ est dans la pensée de l'apôtre, - que l'Eglise reprendra -, comme un puzzle, le Corps total de l'humanité, chacun en est un élément.

Et lorsque Paul parle de résurrection des corps, il parle de la résurrection de tout ce que je suis (et pas de l'âme !), sachant que ce passage en Dieu du corps que je suis, oblige une transformation : tant que je suis dans le monde et dépendant du mode de vie terrestre, je suis un humain (un corps terrestre que l'ossature matérielle tient debout) ; quand je passe en Dieu (finalement, c'est cela ressusciter) je reste toujours corps, mais il y a une transformation, comme Paul le dit plus loin aux Corinthiens (15,44...) : ce corps devient « spirituel », son ossature devient l'Esprit de Dieu, qui le tient « debout », c.à.d. vivant !

La difficulté, c'est que, voulant dialoguer avec la pensée grecque, les Pères de l'Eglise ont opté pour la notion « grecque » de l'être humain (corps/âme). Du coup, nous avons perdu cette notion biblique qui nous fait alors envisager la résurrection comme un retour à un corps matériel alors que Paul parle bien de « corps spirituel » !

Homélie pour le 2° dim. du Temps ordinaire (lieu de célébration non connu au 9 Janvier)

L'Évangile de St Jean a cette particularité, c'est qu'il ne nous présente pas de la même manière que les autres, l'appel des premiers disciples. Il ne s'agit pas de tout quitter quand Jésus passe et dit : *Suis-moi !* En effet, curieusement, étonnamment, on y voit Jésus qui emprunte le chemin de la séduction. Les traductions évitent l'obstacle et disent que Jésus *passait* ou *marchait*. Plus proche du sens du verbe grec, la traduction liturgique nous donne : « *Il allait et venait* » ! Le verbe grec employé par St Jean est « *péripatéô* » qui a donné en français le nom des personnes qui *vont et viennent*, « *faisant le trottoir* » comme l'on dit : les péripatéticiennes !

L'Évangéliste nous révèle là quelque chose de Dieu, à travers le comportement qu'il prête à Jésus : celui d'un séducteur ! Oui, Dieu cherche à séduire, mais à nous séduire au sens vrai du terme qui, étymologiquement signifie « *conduire à soi* » (du latin *seducere*). Car il nous faut faire la différence entre la mauvaise séduction : conduire à moi (à mon égo); et la vraie : conduire à soi, à l'être profond : se révéler à l'autre !

Ainsi les deux premiers disciples suivent Jésus et, à sa demande : *Que cherchez-vous ?* (c.à.d. = « *Vous cherchez quelque chose ?* »), ils répondent qu'ils cherchent « *quelqu'un* ». En effet, leur question : *Où demeures-tu ?* a un double sens : *Où loges-tu ?* mais aussi : *Qui es-tu ?* Leur interrogation est donc : *Révèle-nous, dis-nous, qui tu es !* La réponse ne s'apprend ni avec des mots ni dans des livres... Il s'agit d'une expérience relationnelle.

Ces disciples ont bel et bien été séduits au sens le plus noble de ce mot. Ils demandent une relation vraie ; ils veulent connaître le « *soi* » de Jésus, c.à.d. son identité profonde, ce qu'il est en vérité, ce que déjà Jésus se proposait de leur donner en attirant leur attention, ... en les séduisant !

Où demeures-tu ? Qui es-tu ? Cette question est commune à tous les adeptes de toutes les religions et spiritualités du monde. Elle révèle la soif humaine de Dieu, de ce Mystère qui nous fascine, qui nous séduit ! *Où demeures-tu ?* Nous nous sommes donnés la réponse en élevant des mégalithes, des sanctuaires, des temples pour y fixer la présence divine. Pour les chrétiens, les lieux de culte, (églises, abbayes, cathédrales, ou de simples chapelles), ont été érigées pour pouvoir se mettre à l'écart pour un temps, afin d'y rencontrer Dieu. Ces endroits peuvent être un havre de paix personnel pour s'asseoir, méditer, pour se sécuriser aussi auprès de Celui qui est là (... comme partout ailleurs). Ils sont aussi un lieu pour faire une assemblée et prier ensemble !

Mais ces lieux ne demeureront une terre sainte que si ceux et celles qui s'y réunissent pour faire corps entre eux, acceptent aussi de faire corps avec les autres. *Maître, où demeures-tu ?* Dieu où demeures-tu ? ou tout simplement face à soi-même : *Où demeures-tu ?* Telle est la question des humains de tous les temps.

La réponse de Jésus que nous donnent les Évangiles viendra sans cesse nous bousculer : « *Dieu n'est pas au Ciel, il demeure sur votre terre humaine, là où des hommes et des femmes acceptent de quitter la chaleur des églises pour aller vers les autres au gré des aléas. Dieu demeure, nous dit Jésus, là où des êtres humains supportent l'injustice pour eux-mêmes mais ne la tolèrent jamais pour les autres.*

« *Dieu demeure là où certains refusent de céder à la violence, là tout où l'autre est accueilli parce qu'il est un humain. Dieu demeure là où quelqu'un consent à descendre en enfer pour en sortir une sœur ou un frère. Dieu demeure avec ceux qui ont pris le chemin vers eux-mêmes, pour accueillir ensuite en eux, tout être miséreux. Dieu demeure avec ceux qui séduisent les autres pour susciter en eux la force de se lever...*

« *Alors, à ceux qui ont cherché le lieu où Dieu demeure et qui se sont battus pour pouvoir le trouver, trouver ainsi la réponse au Mystère, à chacune, à chacun, il donnera un jour une clef ; celle qui ouvrira sa porte personnelle sur le réel divin, puisque pour y entrer, chacune, chacun à son propre chemin !*